

BACCALAURÉAT GÉNÉRAL

SESSION 2018

ÉPREUVE ANTICIPÉE DE FRANÇAIS

SÉRIE L

Durée de l'épreuve : 4 heures

Coefficient : 3

**Dès que le sujet vous est remis, assurez-vous qu'il est complet.
Ce sujet comporte 7 pages numérotées de 1/7 à 7/7.**

L'usage des calculatrices est interdit.

Le candidat s'assurera qu'il est en possession du sujet correspondant à sa série.

Objet d'étude : Le personnage de roman, du XVIIème siècle à nos jours.

Le sujet comprend :

Texte A : Victor HUGO, *Les Misérables* (1862).

Texte B : Jules VALLÈS, *L'Enfant* (1878).

Texte C : Delphine de VIGAN, *No et moi* (2007).

Texte D : Maylis de KERANGAL, *Corniche Kennedy* (2008).

**Texte A : Victor HUGO, *Les Misérables*, Deuxième partie (Cosette), Livre III
« Accomplissement de la promesse faite à la morte », Chapitre 5 - "La petite
toute seule", 1862**

Placée chez les Thénardier, Cosette est devenue leur servante. En mourant, sa mère Fantine demande à Jean Valjean, un ancien forçat devenu notable, d'aller chercher l'enfant. Ce soir-là, Cosette a été envoyée en pleine nuit puiser de l'eau.

Les forêts sont des apocalypses ; et le battement d'ailes d'une petite âme fait un bruit d'agonie sous leur voûte monstrueuse.

5 Sans se rendre compte de ce qu'elle éprouvait, Cosette se sentait saisir par cette énormité noire de la nature. Ce n'était plus seulement de la terreur qui la gagnait, c'était quelque chose de plus terrible même que la terreur. Elle frissonnait. Les expressions manquent pour dire ce qu'avait d'étrange ce frisson qui la glaçait jusqu'au fond du cœur. Son œil était devenu farouche. Elle croyait sentir qu'elle ne pourrait peut-être pas s'empêcher de revenir là à la même heure le lendemain.

10 Alors, par une sorte d'instinct, pour sortir de cet état singulier qu'elle ne comprenait pas, mais qui l'effrayait, elle se mit à compter à haute voix un, deux, trois, quatre, jusqu'à dix, et, quand elle eut fini, elle recommença. Cela lui rendit la perception vraie des choses qui l'entouraient. Elle sentit le froid à ses mains, qu'elle avait mouillées en puisant de l'eau. Elle se leva. La peur lui était revenue, une peur naturelle et insurmontable. Elle n'eut plus qu'une pensée, s'enfuir ; s'enfuir à toutes
15 jambes, à travers bois, à travers champs, jusqu'aux maisons, jusqu'aux fenêtres, jusqu'aux chandelles allumées. Son regard tomba sur le seau qui était devant elle. Tel était l'effroi que lui inspirait la Thénardier qu'elle n'osa pas s'enfuir sans le seau d'eau. Elle saisit l'anse à deux mains. Elle eut de la peine à soulever le seau.

20 Elle fit ainsi une douzaine de pas, mais le seau était plein, il était lourd, elle fut forcée de le reposer à terre. Elle respira un instant, puis elle enleva l'anse de nouveau, et se remit à marcher, cette fois un peu plus longtemps. Mais il fallut s'arrêter encore. Après quelques secondes de repos, elle repartit. Elle marchait penchée en avant, la tête baissée, comme une vieille ; le poids du seau tendait et roidissait ses bras maigres ; l'anse de fer achevait d'engourdir et de geler ses petites
25 mains mouillées ; de temps en temps elle était forcée de s'arrêter, et chaque fois qu'elle s'arrêtait l'eau froide qui débordait du seau tombait sur ses jambes nues. Cela se passait au fond d'un bois, la nuit, en hiver, loin de tout regard humain ; c'était un enfant de huit ans. Il n'y avait que Dieu en ce moment qui voyait cette chose triste.

Et sans doute sa mère, hélas !

30 Car il est des choses qui font ouvrir les yeux aux mortes dans leur tombeau.

Elle soufflait avec une sorte de râlement douloureux : des sanglots lui serraient la gorge, mais elle n'osait pas pleurer, tant elle avait peur de la Thénardier, même loin. C'était son habitude de se figurer toujours que la Thénardier était là.

Texte B : Jules VALLÈS, *L'Enfant*, 1878

Le narrateur, Jacques Vingtras, lui-même victime de la violence de sa mère, raconte sa peine lorsqu'une petite voisine, Louissette, meurt des coups reçus de son père.

Ma mère se précipite sur moi. Je serre le fichu contre ma poitrine ; elle se cramponne à mes poignets avec rage.

« Veux-tu le donner !

– C'était à Louissette...

5 – Tu ne veux pas ? – Antoine, vas-tu me laisser traiter ainsi par ton fils ? »

Mon père m'ordonne de lâcher le fichu.

« Non, je ne le donnerai pas.

– Jacques », crie mon père, furieux.

Je ne bouge pas.

10 « Jacques ! » Et il me tord les bras.

Ils me volent ce bout de soie que j'avais de Louissette.

« Il y a encore une saleté dans un coin que je vais faire disparaître aussi », dit ma mère.

C'est le bouquet que me donna ma cousine.

15 Elle l'a trouvé au fond d'un tiroir, en fouillant un jour.

Elle va le chercher, l'arrache et le *tue*. Oui, il me sembla qu'on *tuait* quelque chose en déchirant ce bouquet fané...

J'allai m'enfermer dans un cabinet noir pour les maudire tout bas ; je pensais à Bergougnard et à ma mère, à Louissette et à la cousine...

20 Assassins ! assassins !

Cela sortait de ma poitrine comme un sanglot, et je le répétais longtemps dans un frisson nerveux...

Texte C : Delphine de VIGAN, *No et moi*, 2007

Lou, la narratrice du roman, est une fillette secrète et sensible dont l'enfance a été bouleversée par la mort de sa petite sœur Thaïs. Leur mère en est restée brisée.

Je me souviens d'un soir d'automne, plus tard, je dois avoir neuf ou dix ans. Nous sommes avec ma mère dans un parc, la lumière baisse, il n'y a presque plus personne, les autres enfants sont partis, c'est l'heure du bain, des pyjamas, des pieds humides enfilés dans les chaussons. Je porte une jupe à fleurs avec des bottines, mes jambes sont nues. Je fais du vélo, ma mère est assise sur un banc, me surveille de loin. Dans l'allée principale je prends de la vitesse, blouson fermé, cheveux au vent, je pédale de toutes mes forces pour gagner la course, je n'ai pas peur. Au tournant je dérape, le vélo part sur le côté, je prends de la hauteur avant de m'étaler sur les genoux. Je déplier les jambes, j'ai mal. La plaie est large, incrustée de terre et de petits cailloux. Je hurle. Ma mère est sur son banc, à quelques mètres de là, elle regarde le sol. Elle n'a pas vu. Elle n'entend pas. Le sang commence à couler, je hurle plus fort encore. Ma mère ne bouge pas, absente à ce qui l'entoure. Je crie tant que je peux, je m'époumone, le sang est sur mes mains, j'ai replié le genou abîmé devant moi, les larmes brûlent mes joues. De là où je suis je vois une dame se lever, s'approcher de ma mère. Elle pose sa main sur son épaule, ma mère relève la tête, la dame pointe du doigt dans ma direction. J'augmente le son. Ma mère me fait signe d'approcher. Je ne bouge pas, je continue de hurler. Elle reste assise, paralysée. Alors la dame s'approche, s'accroupit à mes côtés. Elle sort un mouchoir de son sac, nettoie ma jambe autour de la plaie. Elle dit il faudra désinfecter, quand tu rentreras chez toi. Elle dit viens, je vais t'amener à ta maman. Elle m'aide à me relever, attrape le vélo, me conduit jusqu'au banc. Ma mère m'accueille avec un faible sourire. Elle ne regarde pas la dame, elle ne dit pas merci. Je m'assois à côté d'elle, je ne pleure plus. La dame repart s'installer à sa place. Sur son banc. Elle regarde vers nous. Elle ne peut pas s'empêcher. Je tiens le kleenex de la dame serré fort dans ma main. Ma mère se lève, elle dit on va y aller. On y va. On passe devant la dame, qui ne me quitte pas des yeux. Je me retourne vers elle une dernière fois. La dame me fait un signe de la main. Et moi je comprends ce que ça veut dire, un signe comme ça, alors que la nuit tombe sur un parc vide. Ça veut dire il va falloir être forte, il va falloir beaucoup de courage, il va falloir grandir avec ça. Ou plutôt sans.

Je marche à côté de mon vélo. Dans un bruit sec, le portillon se referme derrière moi.

Texte D : Maylis de KERANGAL, *Corniche Kennedy*, 2008

Eddy, Mario et leur bande exécutent en pleine nuit un plongeon du haut de la falaise qu'on appelle « Corniche Kennedy », alors que c'est interdit.

Mario ouvre les yeux sous l'eau. Il ouvre toujours les yeux sous l'eau : le jour, les flots de lumière perçant la surface découpent sous la mer des rais verticaux, matière aléatoire dans laquelle manigancent une friture possible, des algues et du plancton, dans laquelle il aime passer un bras, une jambe, la main, jouer de leurs contours flous, et parfois même, après inspection rapide des fonds, il rebascule la tête la première et, main tendue, descend récolter ce qui miroitait dans un reflet, un caillou, une coque nacrée, le pendentif qu'une baigneuse aura perdu dans le pli d'une trop forte houle. À cet instant, il ouvre les yeux sous l'eau, comme chaque fois, mais rien ne se passe. Répète plusieurs fois ce mouvement de paupières sans parvenir à sortir du noir. Une opacité telle qu'il est saisi par la trouille : il ne perçoit ni les fonds ni la surface, ne distingue pas son corps, ne s'oriente plus. Tout est fondu dans le même caviar indistinct¹. Pris de panique, il bat des pieds à toute vitesse pour remonter à l'air libre, là où, pense-t-il, il retrouvera les notions les plus élémentaires : la Plate², le ciel, la terre, la mer et son corps au beau milieu de tout. Il remonte comme une fusée, bien qu'une douleur singulière lui déchire soudain la jambe, une douleur lancinante comme une élongation musculaire et vive comme une brûlure, il pense qu'il a dû faire un plat sur la cuisse, s'en étonne, continue de battre les pieds pour gagner la surface. Une fois émergé, il a beau scruter les eaux en faisant la toupie, il ne voit personne, il est seul, tarde à trouver ses repères afin de suivre le plan d'évacuation précisé par Eddy : sortir du périmètre du Cap par l'est, nager deux cents mètres jusqu'au ponton puis, de là, gagner la plage et les cabanes autour du caboulot³. Hier, il ne lui fallait que quelques minutes pour faire ce parcours, il fendait la mer en puissance, optimisant sa respiration et la courbure de ses bras à chaque mouvement, mais à présent ce chemin lui semble interminable. Il est lourd, il est lent, il a froid.

¹ Le personnage ne distingue rien dans l'obscurité de l'eau.

² La Plate : lieu de rassemblement de Mario et de ses amis.

³ Le caboulot : petit café à clientèle populaire.

ÉCRITURE

I. Après avoir lu les textes du corpus, vous répondrez à la question suivante (4 points) :

Comment ces scènes de détresse enfantine parviennent-elles à inspirer de l'émotion au lecteur ?

II. Vous traiterez ensuite au choix l'un des sujets suivants (16 points) :

1. Commentaire :

Vous ferez le commentaire du texte de Maylis de KERANGAL (Texte D).

2. Dissertation :

« Le roman, c'est la fraternité : on se met dans la peau des autres », écrit Romain GARY dans *La nuit sera calme*.

Selon vous, la première fonction du roman est-elle de nous faire comprendre la vie des autres ?

Vous répondrez à cette question en un développement structuré, en vous appuyant sur les textes du corpus et sur ceux étudiés pendant l'année. Vous pourrez aussi faire appel à vos connaissances et lectures personnelles.

3. Invention :

Vous poursuivrez le texte de Victor HUGO (Texte A) sous la forme d'une description effrayante de la forêt, influencée par la terreur de l'enfant au fil de sa marche.

Votre texte comportera au moins soixante lignes.